

ROBERTO J. PAYRO

***Le petit-fils du gaucho*** (1946)

Partie 3. Chapitre X

Tandis que les autres commentaient les événements avec un sentimentalisme d'après-dîner, utilitaire et lyrique, je jugeai qu'il convenait de savoir ce que pensait mon beau-père Rozsahegy, l'homme le plus pratique de l'époque.

Avec mon approbation la plus absolue, Rozsahegy n'avait pas doté Eulalia mais s'était engagé seulement à lui donner une forte mensualité « *pour ses aiguilles* » et avait pris à sa charge tous les frais d'installation de notre maison qui se trouvait près de la sienne, que j'avais organisée et qu'Eulalia avait perfectionnée dans les détails avec son bon goût inné. Comme nous étions, respectivement, dans une indépendance totale, je n'avais aucune crainte à lui parler d'affaires d'intérêts, de questions financières.

- *Que pensez-vous de la situation politique ... de la situation économique, don Stanislas ?*
- *Eh ! Je pense... Je pense que j'ai déjà pris toutes les précautions nécessaires, d'accord avec ce qu'en*

*pense don Ernesto ...*

Et, après ce nom, sacré dans la finance, il fit une pause solennelle. Ensuite, il condescendit à s'occuper de mes petits intérêts :

- *Vous n'avez pas à vous préoccuper pour l'instant ! ... Eh ! ... Mais vous ne pouvez pas être riche par vous-même avant que ce moment soit passé ... La question est de sortir le moins d'argent possible ... Et vous, Maurice, vous jouez, vous jouez trop au club et aux courses, Laissez donc ces histoires-là ... Gardez votre argent et on verra après ...*
- *Mais, papa ! – m'écriai-je d'un ton comique – Ne voyez-vous pas qu'il faut que je vive comme j'ai toujours vécu.*
- *C'est vrai ! Je n'ai rien dit ... Mais il faut penser à ce qui peut arriver demain ... Vous, Gomez, vous avez une tête de linotte.*

Une tête de linotte, moi, Rozsahegy? Quelle erreur ! En comparant ton esprit pratique et le mien, je ne sais pas lequel serait le plus complet. Il n'y a que des formes, des formes, des formes ... Il faut que le centavo vienne à moi, je ne courrai pas

derrière lui comme tu as pu le faire ...

Mais je l'admirai quand il me fit un tableau complet de la situation :

- *Avec vous, je puis parler clairement ... vous êtes mon fils ... Achetez de l'or ! ... C'est une valeur sûre qui vous rapportera quatre cents pour cent, si tu es capable de le garder.*

Il s'interrompt, se faisant à lui-même des objections :

- *Mais où est l'effectif ? Là est la question ! ... Peu importe ... Il y a d'autres manières, même en n'achetant pas de l'or ... Il y a l'équivalent ... et cela tu l'as ...*
- *Mon cher beau-père, vous vous égarez ... Ce que je vous ai demandé, c'est ce que vous pensez de la situation ...*
- *C'est une folie, un gaspillage, une extravagance ...*

Et il m'expliqua : tout le monde avait perdu son bon sens. En plus des centaines de millions qui dansaient sur le marché, une douzaine de banques venaient d'être fondées avec un capital de cinquante et quelques millions, sans aucune base solide, des millions rêvés, écrits sur de l'eau, on imprimait du papier-monnaie comme on imprime un roman populaire à la rotative ; à la

Bourse, on bluffait, on jouait sur parole, pour toucher ou payer des différences, on avait donné à la propriété une valeur fictive, car elle ne produirait jamais la rente que le capital représentait, le commerce national était tributaire pour le moins d'un tiers du commerce extérieur, mais notre production n'était pas à la hauteur de nos illusions, tout le monde volait ou escroquait le pays, avec des comptes courants illimités, des emprunts hypothécaires faits sur des propriétés qui n'existaient pas ... des escomptes, consentis à des courtiers sans responsabilité ...

- *C'est comme si, dans ta maison, gêné déjà par les créanciers, tu continuais à prendre à crédit ... Tu vas voir ce qui va bientôt se passer !*
- *Vous croyez alors qu'il n'y a pas de remède possible ?*
- *Si, il en a ... Tout au moins, pour nous ... Don Ernesto m'a dit ... Mais il faut avoir de la patience ... Il faut rester tranquille ... Il faut attendre ...*
- *Mais si je pouvais, liquider dans des conditions passables ...*
- *Laisse donc cela en état ... Il se peut que tu paraisses moins*

*riche, mais tu le seras relativement autant et même davantage ... Quand le niveau baisse, il baisse pour tous, et celui qui est en haut, reste en haut... cela revient au même.*

- *Don Stanislas! Ne vous trompez pas! Le ministre de l'Intérieur va inonder le marché sous une avalanche d'or, avec cent millions que le gouvernement a en caisse.*
- *Et la Bourse les absorbera comme du papier buvard ... Qu'est-ce que c'est qu'un peso quand on en doit cinq ?*
- *Il permet d'attendre.*
- *Oui, quand il nous reste cinquante centavos pour manger, mais quand il ne reste rien ...*
- *Vous croyez alors que la révolution...*
- *Pschtt !*

Irma se précipitait vers moi pour me réprimander d'un ton sévère :

- *Je ne sais pas, madame ...*
- *Vous devez savoir ! Elle paraît malade, affligée ...*
- *Eulalia ? ... Bah ! Des grimaces de petite fille gâtée ...*
- *Non. Elle est pâle et a les yeux cernés, elle est inquiète ...*
- *Elle vous a dit quelque chose ?*

- *Non.*
- *Et alors ?*

Je me levai, pris mon chapeau, et me retournant vers don Stanislas :

- *Nous en reparlerons un autre jour.*
- *Oui et, surtout, ne fais rien sans me consulter. Surtout, ne vends pas – et, à voix plus basse –, et ne paie pas ... tu as le temps.*

L'attaque d'Irma s'expliquait, dans un certain sens, car, depuis que nous étions revenus à Buenos Aires, entraîné par le tourbillon de la vie, je n'étais pas et ne pouvais pas être pour Eulalia le compagnon aimable, empressé et affectueux de toutes les heures. Un désenchantement la froissait aussi : je n'étais pas toujours dans l'intimité, l'orateur éloquent et triomphal, ni l'aimable et spirituel convive des réunions mondaines, mais un être ordinaire, comme un acteur qui abandonne son rôle. Par contre, pour moi qui étais fait à toutes les libertés et à tous les caprices de la sensualité, l'union, qu'elle considérait comme la seule possible, me semblait insipide et timorée. Sans nous mépriser, nous nous éloignons peu à peu l'un de l'autre ; elle en souffrait, moi ... je philosophais.

Cette séparation devint peut-être plus profonde lorsqu'au reçu, quelques jours plus tard, de la nouvelle de la mort de *petite mère*, et oubliant nos conversations de Montevideo, je m'opposai à ce qu'Eulalia vînt avec moi, prétextant les dérangements et les fatigues du voyage jusqu'à Los Sunchos où les autorités, avec une exquise déférence, m'attendaient pour l'inhumation et les funérailles, qui avaient été préparées avec magnificence. Je me fis, conter là-bas les derniers moments de ma petite vieille.

Elle s'était éteinte doucement. Elle ne marchait plus qu'en traînant les pieds, comme quelqu'un qui patine, pour aller péniblement jusqu'à la tombe de mon père. Elle ne parlait plus mais souriait à tous, de ce sourire moitié compassé, moitié joyeux qu'ont beaucoup de vieillards, et que certains considèrent comme un signe de gâtisme et, d'autres, comme une excessive bienveillance, comme un pardon total ... Enfin, elle ne put plus sortir, et garda le lit, toujours souriante et silencieuse jusqu'au soir où, sortant ses jambes de dessous les couvertures et s'asseyant sur le bord du lit, elle dit :

- *Je veux m'habiller. Je vais au cimetière.*

Mais, incapable de se soutenir, elle glissa sur le côté, murmura « *Fernando* » et s'endormit pour toujours.

Elle avait dit « *Fernando* » et non « *Maurice* ». Entre ces deux indifférences, elle oubliait plus volontiers celle de l'époux, qui ne semble jamais si totale que celle des enfants ... Mais qui m'assure qu'elle ne nous confondait pas tous les deux dans un seul nom, qu'elle ne prononçait pas pour les autres, mais pour elle-même ? Pauvre *petite mère* ! Je la pleurai vraiment mais n'arrivai pas, cependant, à lui donner un véritable relief, comme si elle n'était qu'une ombre vague qui eût flotté sans bruit au fond de ma vie. Et son souvenir est maintenant pour moi tendre et effacé et ne provoque ni grandes joies, ni grandes peines. Pauvre *petite mère* ! ... Quand je l'évoque, je n'ai plus qu'une sensation de pénombre et de silence, de renoncement à la vie. Mon père, don Fernando Gomez Herrera, l'avait modelée ainsi, et moi, son fils, je ne fis que continuer son oeuvre. Elle n'avait même pas assisté à mon mariage ; depuis de longues années,

je ne lui écrivais plus, mais je suis sûr qu'elle pensa toujours à moi, et à l'évoquer maintenant, je sens que je me suis volé moi-même, et que les caresses qu'elle aurait pu me donner, personne ne me les donnera ! ... Et je fus tellement ému du souvenir de sa grande figure résignée, que je pensai faire édifier à Los Sunchos un sépulcre de famille où j'irais dormir aussi quand viendrait mon heure. « *Cela consolera la pauvre petite vieille* », me disais-je, enivré par la présence émouvante de la mort, du mystère ... Cela fera bientôt un quart de siècle de cela, et je n'ai pas encore réalisé ce projet ...

Je ne pouvais pas passer par mon village, même à un moment de deuil, sans me dispenser de jouer mon rôle.

Pour me distraire, mes amis et mes adulateurs me montrèrent le pays, qui grandissait à vue d'oeil et qu'allait atteindre, dans quelques mois, le chemin de fer ... Le village se transformait en bourg, avec des allures de ville, et Los Sunchos, théâtre de mes premières aventures et de mes premiers triomphes, perdait son caractère avec ses prétentieuses imitations des architectures

des capitales. Il allait posséder un service d'eau, un égout, l'électricité, il avait des rues pavées, le gaz, un théâtre, et les fortes têtes de l'endroit pensaient en faire la capitale d'une nouvelle province formée avec une petite partie de la nôtre et un territoire national voisin.

- *Et pourquoi une province ?* – demandai-je.

- *Afin que Los Sunchos ait toute l'importance à laquelle il a droit !* – me répondirent-ils.

Ce n'était pas une réponse. Ces bons bourgeois voulaient être gouverneurs, députés, sénateurs, fonder une petite aristocratie, enfin, et ne pas être le département le plus éloigné, mais le plus influent, ne pas être le bourg pourri, mais une grande entité. Hélas ! S'ils savaient ce que deviennent les grandeurs de Los Sunchos, et pouvaient lire en moi ce que je pense de ma position à Buenos Aires!... Moi, à Los Sunchos, maître absolu, j'étais plus heureux que dans la capitale, essayant de temporiser avec tout le monde, et n'obtenant guère de succès qu'auprès des femmes. Et j'ajouterai, entre parenthèses, bien que cela ne semble pas ici le moment, que la femme, dans notre pays comme partout,

est le meilleur agent, le seul propagateur de la renommée. Ceux qui l'ont négligée sont immanquablement tombés, dans l'oubli, tandis que ceux qui la cultivèrent, si peu que ce fût, sont parvenus aux honneurs, parce que *un cheveu de femme tire mieux qu'une paire de boeufs*, – comme disait Rosas, paraît-il – et parce qu'elles ont des enthousiasmes que les hommes ne peuvent jamais avoir pour leurs rivaux...

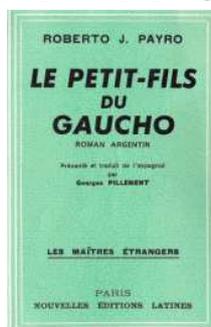
Quand je revins à Buenos-Aires, je renouai ma vie d'agitation.

Eulalia me fit quelques reproches : je la négligeais trop. C'était vrai, mais je ne m'en inquiétai pas. Je me considérais hors de tout péril, grâce à mes mérites physiques et intellectuels, malgré tous les exemples que me présentaient, au contraire, l'Histoire, la tradition et la chronique scandaleuse de notre époque... Eulalia, si fine, si discrète, saurait être une grande dame quand le moment opportun serait venu. Mais il ne l'était pas encore. Comment l'exhiber avec ses parents mal dégrossis ? Comment fonder ou refonder une aristocratie avec les Rozsahegy à la traîne ? J'avais le pouvoir suffisant pour imposer Eulalia, mais non Irma et don Stanislas. Eulalia semblait parfois le comprendre ; d'autres fois, elle

donnait libre cours à son désir d'ambition et, ce qui me rendait malheureux, c'est que cette ambition n'avait d'autre but que de me plaire.

- *Maria agirait de même, mais avec un droit absolu et une grande chance de triompher – me disais-je –. Thérèse pourrait le tenter avec succès, parce qu'elle est, après tout, d'une vieille et respectable famille du pays. Mais, justement, Eulalia, qui a la bonté de Thérèse et l'individualité de Maria, est la seule qui ne peut pas exiger que je l'impose à cette société, si mélangée qu'elle soit, parce que je ne puis pas l'emmener aux bals de la Bourse ou autres lieux mêlés, mais précisément dans les salons traditionnels qui sont aujourd'hui à moitié fermés, et où il serait très possible que l'on nous reçût.*

## Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

***Le Petit-Fils du Gaucho*** (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>